

Timothy KELLER, *La raison est pour Dieu. La foi à l'ère du scepticisme*, Lyon, Clé, 299 p. (original américain publié en 2008).

L'apologétique n'est plus à la traîne, comme elle le fut longtemps ; elle a même le vent en poupe. Et c'est une *apologie* de belle envergure que les Éditions Clé proposent aujourd'hui avec la traduction de l'ouvrage, brillant et substantiel, de Timothy Keller. Ce pasteur-théologien a implanté une Église dans un quartier de New York où tout le monde lui prédisait l'échec, un quartier de population « intellectuelle » mal disposée à l'égard de la foi chrétienne, de la foi « évangélique » surtout. Aujourd'hui, cinq mille personnes fréquentent cette *Église du Rédempteur*. Le livre s'ajuste admirablement aux façons de sentir et de penser d'un public que nous dirions « bac+n », qui se pense postmoderne (je préfère dire moderne-post), qui se conforme étroitement au politiquement et moralement correct et veut du « relationnel ». Même moins concentré que dans le quartier de New York, ce type de public est bien représenté sur notre rive de l'Atlantique (les grands *media* jouant dans ce sens) : *La raison est pour Dieu* ne manque donc pas de pertinence pour la francophonie. T. Keller opère une mise à jour pour la génération présente de l'apologie comme en a produit C. S. Lewis, d'ailleurs abondamment cité (p. 257-258, Keller dit sa dette à Lewis, que sa femme, Kathy, lui a fait connaître).

Le plan a l'avantage de la simplicité. Une première partie traite les *objections* qu'on élève le plus souvent contre le message chrétien, la souffrance des innocents, l'intolérance, le scandale de l'enfer, etc. L'auteur rencontre sans cesse le relativisme devenu endémique, et use efficacement de l'argument du boomerang : si toute affirmation est relative, culturellement conditionnée, incapable de validité objective, l'affirmation qu'il en est ainsi se condamne elle-même... Il n'a guère de peine à le faire apparaître, mais tout est dans la manière, qu'il a fine, sympa-

thique, nuancée. La seconde partie passe à la persuasion positive, et développe les *considérations qui poussent à la foi*, depuis le réglage ultra-fin de l'univers (p. 145-146 ; Keller reste prudent sur les arguments cosmologiques ; il cite, p. 146, Hawking dans un sens favorable mais aurait pu signaler que ce savant britannique cherche aussi, et plus récemment, à écarter le modèle de la création) jusqu'à la résurrection de Jésus comme événement historique – il s'appuie, à juste titre, sur la puissante étude de N.T. Wright. Il recourt souvent au témoignage de la conscience morale, dont les incroyants font l'expérience vive. Parmi les thèmes vigoureusement mis en avant, le contraste entre la « religion » et l'Évangile : le prédicateur se fait prophétique (p. 189ss, en particulier p. 193 sur le « pharisaïsme »).

Trois traits contribuent à la réussite de l'apologie. Keller, tout d'abord, donne l'impression de *bien écouter*. Il reproduit les arguments contraires tels que les formulent les opposants. Il n'affaiblit ni n'exagère. Il ne force pas les preuves qu'il avance (une seule fois, p. 220, il me semble dépasser ce qu'autorisent les données quand il écrit que pour les Juifs du 1<sup>er</sup> siècle « [l']idée qu'un individu isolé ressuscite, au beau milieu de l'histoire [...] était inconcevable »). À part cette page, un bel exemple !

Keller, ensuite, cite des auteurs reconnus de son public. Son livre est un tissu de citations éloquentes, et la plupart viennent d'écrivains, d'experts, de penseurs, que ne récuseront pas les lecteurs visés. L'échantillonnage est large, et comprend plusieurs Français (j'espère que c'est toujours leur texte qui est cité, plutôt qu'une traduction de traduction ; je l'ai vérifié pour Simone Weil, p. 227). L'usage en paraît loyal, bien qu'une difficulté surgisse avec la citation de Dostoïevski, p. 51, à l'appui de l'espérance chrétienne, introduite par la phrase « Dostoïevski l'a parfaitement exprimé dans ces lignes » ; or il s'agit d'un fragment de discours d'Ivan Karamazov, l'un des personnages, qui, à la fin de sa tirade, déclare *rejeter* cette espérance ! (J'ai recouru au passage cité parce qu'une clause

Revisions  
Théologique Évangélique.

ThEv vol 10/1, 2011

de la citation m'était obscure : « la comédie révoltante des contradictions humaines [...] comme un atome de l'esprit d'Euclide ; » la note n'indique comme référence que *Les Frères Karamazov*, chap. 34. J'ai pu retrouver le passage dans la traduction française du Livre de Poche, livre V, chap. 3 = vol. I, p. 298, et le sens est en effet plus clair : « comme une sordide invention du cerveau euclidien de l'homme, faible et petit comme l'atome ». Un tel problème reste exceptionnel.

Le troisième trait exemplaire est la fidélité de Keller à la vérité biblique. Sa souplesse d'apologète ne s'exerce au prix d'aucune déperdition : il ne lâche rien du message essentiel, et même de ses composantes peu populaires. Il ne dissimule pas la gravité du péché. Il présente comme « résultat du péché » la « maladie, les désordres génétiques, la famine, les catastrophes naturelles, le vieillissement et la mort elle-même » (p. 186). Il n'escamote pas la perdition. Il maintient le sens substitutif de la mort du Christ ; il va jusqu'à l'idée de satisfaction : « Sur la croix, ni la justice, ni la miséricorde ne sont perdantes – l'une et l'autre sont satisfaites en même temps » (p. 211), bien que, prenant ses lecteurs où ils en sont, il explique la substitution par des exemples d'amour sacrificiel, dans l'expérience humaine, sans chercher à établir la justice rétributive. Ce n'est pas d'un Évangile au rabais que se déploie l'apologie.

Un livre si riche, et qui parcourt un si vaste territoire, prête forcément le flanc à quelques critiques. Quant aux soubassements théoriques de la science apologétique, le rapport de la raison et de la foi (d'où le titre), T. Keller appartient à une autre école que l'auteur de ces lignes. Il suit principalement Alvin Plantinga, dont on nomme habituellement la thèse « épistémologie réformée » (Keller parle, p. 136, de « relativisme critique » : un bel exemple d'oxymoron, d'association de deux contradictoires, car si l'on admet le relativisme, où sera le critère pour critiquer ?). Sur la conception du châtement éternel, on relèverait aussi un écart important. Keller prête au mauvais riche de Luc 16, dans

l'Hadès (Keller écrit « en enfer ») des dispositions fort mauvaises (p. 94), et je ne trouve rien dans le texte biblique qui permette de l'en accuser...

Sur la Trinité divine une note de l'éditeur est malheureuse (p. 132) : « le Dieu trin [N. D. É. triple, ou séparé en trois]... ». Si ce langage était adopté sérieusement, il ferait basculer dans l'hérésie. La Trinité n'est justement pas « triplicité » (notion condamnée par la tradition) et implique encore moins *séparation* (Père, Fils et Saint-Esprit étant un seul Dieu, possédant entièrement chacun toute l'essence divine qui n'existe qu'une seule fois). Keller n'est pas responsable de ce faux pas, bien que, selon la traduction, il parle pour le Fils en croix d'« une séparation absolue d'avec le Père » (p. 48), expression pour le moins imprudente (quant à l'adjectif « trin », pour correspondre au latin *trinus*, il est correct, mais on peut aussi en français, comme le précise le *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, dire « trine » qui évite l'homonymie gênante).

Le dernier chapitre avant l'épilogue se concentre sur la Trinité et la célèbre. L'intention est excellente, et la vérité centrale du chapitre, qui lie la pluralité des Personnes et « Dieu est amour », certaine et précieuse. Malheureusement Keller s'est laissé abuser par ses sources. En faisant du thème de la danse le thème-clé, en présentant la relation des Personnes comme « une danse de réjouissance et d'amour, dynamique et vibrante », il écrit : « Les premiers responsables de l'Église grecque avaient un mot pour la nommer : *perichoresis*. Vous remarquerez qu'on y retrouve la racine de notre terme "chorégraphie". *Perichoresis* signifie littéralement "danser ou circuler autour" » (p. 229). Keller n'a pas inventé cette sottise, mais ce mot n'est pas trop fort. Qu'on en juge : « Les premiers responsables... » ? Le premier usage connu de *perichoresis* pour le rapport des Personnes divines date de la fin du VII<sup>e</sup> siècle (six cents ans après les apôtres !), dans l'écrit du pseudo-Cyrille, et c'est ensuite Jean Damascène qui l'a rendu courant ! Et *perichoresis* n'a jamais signifié la danse ; il y a confusion entre

deux racines grecques différentes, l'une avec *omikron* et l'autre avec *oméga* (le Bailly ne fait aucun lien entre elles). Je ne connais, pour ma part, aucun docteur de la théologie orthodoxe avant le XX<sup>e</sup> siècle qui ait parlé de la vie trinitaire comme d'une danse (s'il y en a eu, on ne sait jamais, le phénomène a dû rester marginal), et rien dans l'Écriture ne suggère cette image. Pourquoi cette erreur s'est-elle pareillement répandue (au point de séduire un Keller) ? Elle plaît. Il peut y avoir corrélation avec l'extraordinaire valorisation de la danse, parmi les activités et expressions humaines, au cours du dernier demi-siècle...

La traduction d'un ouvrage si considérable, et d'un style assez littéraire, est un gros travail, et difficile. Les francophones peuvent être reconnaissants de celui qui a été fait. On a poussé le scrupule jusqu'à traduire le titre des ouvrages cités, en ajoutant des indications sur les traductions françaises publiées (on aimerait savoir si les citations sont empruntées à ces traductions ou non). Hélas ! on ne peut pas cacher certaines imperfections. Le texte « sent » la traduction – surtout dans la première partie (me suis-je ensuite habitué ?). Ici ou là on bute sur un détail. Ainsi « une Bible autoritaire n'est pas l'ennemi d'une relation personnelle avec Dieu » (129) confond probablement *authoritarian*, « autoritaire », péjoratif, et *authoritative*, « revêtu d'autorité », que je suppose le terme original ; de même la note qui parle du « fondamentalisme » cartésien (p. 284, n. 6) doit confondre *fundamentalism* et *foundationalism*, qui a un autre sens, et que Plantinga et Wolterstorff emploient en effet contre Descartes. Il est, bien sûr, maladroit d'écrire « certaines Églises, qui ont une foi soi-disant obsolète... » (p. 8) : *prétendue* mais non pas *soi-disant* ! Pour le comportement moralement laxiste, « dormir avec qui l'on voulait » (p. 10) ignore la différence idiomatique : on dit en français *coucher* (pour *to sleep* dans ce sens). Certains mots étrangers font aussi trébucher (p. 50 se réfère à Mt 19.28, et souligne l'article, « Jésus a parlé de son

retour sur terre comme étant le *palingenesis*... » : manque de chance, *palingenesis* est de genre grammatical féminin ! ; p. 242, la confession de foi chrétienne est opposée à la formule du culte impérial, « *Kaiser Kyrios* » ; on se demande pourquoi les premiers chrétiens auraient parlé allemand ! La transcription du latin serait *Caesar* et du grec *Kaisar*). Tout cela, heureusement, n'a pas trop d'importance.

Le plus sérieux problème de la traduction est celui-ci : fréquemment, tout au long, le mot « laïc » et ses dérivés sont employés pour l'orientation hostile à la foi, pour le choix *réductionniste* qui refuse toute autre réalité que le terrestre et ses causalités. Il est question, par exemple, des « critiques acerbes des laïcs envers le christianisme » (p. 77) : « Selon le point de vue laïque, il n'y a bien sûr aucune restauration après la mort... » (p. 50). Le mot traduit sans doute *secular*, que T. Keller charge, me semble-t-il, plus que la moyenne des auteurs. Mais « laïc » en français suggère un tout autre sens ! Même si l'on parle de « laïcards » anti-cléricaux... La laïcité se caractérise par la séparation de l'Église et de l'État, et elle est en passe de figurer parmi les composantes de l'identité française, revendiquée par de nombreux croyants. On voit le risque d'affreux malentendu. Des lecteurs peuvent se trouver bloqués par ce qu'ils prendront (méprise !) pour une attaque contre leur chère laïcité à la française. Je ne sais trop comment il faudrait traduire *secular*, mais « laïc » est à éviter.

Il serait d'autant plus dommage que le malentendu bloque certains lecteurs que le livre contient des morceaux éclatants (comme sur la moralité, p. 160-161, ou sur la nécessité de l'Église, sobre et nuancé, p. 249-250) ; et qu'il est, globalement, la meilleure introduction au christianisme, et apologie en sa faveur, qu'on puisse offrir à un ami « moderne-post ».

Henri BLOCHER